

Roman de Sylvia Maccari

Meurtres

Elfiques

Tome IV

**L'exécution des
sages**

Prologue

Cynthia, jeune et talentueuse journaliste à Directive TV, spécialisée dans les interviews de personnalités, se voit confier, par son directeur, un reportage sur des meurtres troublants et particulièrement horribles, dans le département du Lot.

Dans le premier roman, "Meurtres Elfiques ", elle va mener sa propre enquête avec l'aide d'un individu très discret et réservé, qui vit dans la forêt, Régis. Son enquête va la mener à côtoyer un monde insoupçonné où les individus s'efforcent de cacher un lourd secret que Régis finira par lui dévoiler. Depuis des siècles, les elfes vivent dans la région. Ils sont parfaitement intégrés dans la société, y compris à des postes à responsabilité, notamment au sommet du gouvernement. Lui-même et ses deux frères sont des elfes. Leur espérance de vie est supérieure à mille ans et ils ont des dons en télépathie plus ou moins évolués.

Leur communauté, divisée en clans, est dirigée par des sages. Chaque clan se distingue par le port de Torques représentant des animaux différents. Pour des raisons de discrétion, ils changent de région tous les vingt ou trente ans.

Toutes les personnes connaissant leurs existences portent une bague gravée d'une rose au cœur rouge.

Après de longs mois d'enquête aux côtés de Régis, dont le vrai nom est Ohtar, elle va découvrir l'assassin et ses complices qui seront sanctionnés.

Cynthia découvre que Régis est amoureux d'elle et c'est réciproque. Régis va finir par choisir de vivre à ses côtés, acceptant, comme c'est la règle chez les elfes, d'être banni de sa communauté. S'étant rendu compte de leur capacité à mener des enquêtes, Cynthia et Régis décident de créer une agence de détectives privés. À présent, Cynthia partage son temps entre son travail de journaliste et celui de détective, sans oublier Régis.

Après leur première enquête dans le Lot sur l'assassinat d'un archéologue qui était à la recherche de l'épée Durandal, objet du second roman, "le fantôme de Durandal", Cynthia et Régis vont se rendre à Florence, en Italie pour couvrir un reportage sur un célèbre peintre. Et c'est dans cette ville qu'ils vont avoir affaire au plus monstrueux des assassins, mettant même leurs vies en danger. Leurs aventures font l'objet d'un troisième roman, "meurtre Florentin" où Régis dévoile d'autres secrets, notamment l'existence d'un troisième genre, le monde des loups garou. C'est une faute très grave pour les elfes qui le condamnent à l'exil en Sibérie.

Mais cette sanction est très mal supportée par Cynthia qui fait une forte dépression nécessitant une hospitalisation.

Quatre ans après sa sortie de l'hôpital, Cynthia va recevoir un coup de fil qui va faire basculer son destin. Quelqu'un s'en prend aux sages et les assassine froidement. Que va faire Cynthia ? Régis vas-t-il revenir pour les besoins de l'enquête ?

1

Le coup de fil

Comme chaque jour à 18 h, Cynthia quitta son bureau au quinzième étage et s'approcha de l'ascenseur. Elle fouilla dans son sac, cherchant les clés de son appartement. Un homme à la carrure large s'arrêta à ses côtés. Il était brun, portant une barbe fine et bien taillée, les yeux noisette. Ses vêtements étaient chics, mais à l'allure assez cool.

— Tu ne comptes pas rentrer ? Tu sais bien que tous les vendredis soir, nous sortons.

— Oh, j'ai oublié ! Je suis désolée, mais je n'ai pas trop envie de sortir ce soir.

— Le docteur t'a dit que tu devais garder des habitudes régulières. Donc ce soir, je t'emmène dans un excellent restaurant à la place du Tertre.

— Ah non, depuis mon retour de Florence, je ne peux plus voir les peintres, ils me font peur et tu le sais.

— Justement, il faut qu'on puisse vaincre cette peur et suivre les recommandations du psy, que tu le veuilles ou non.

— Je sais et je t'en remercie Benoît.

Ils descendirent jusqu'au sous-sol, où Benoît ouvrit la portière de sa voiture pour laisser la journaliste s'installer. Ils trouvèrent une place pour se garer juste à côté de la butte Montmartre. Benoît fit descendre Cynthia et lui prit la main pour l'accompagner dans les ruelles typiques du vieux Paris. Ils s'arrêtèrent devant la basilique pour contempler la magnifique vue. Benoît passa son bras autour des épaules de la jeune femme, mais elle s'écarta légèrement, gênée par son geste. Ils

arrivèrent sur la place du Tertre où des tas de peintres étaient installés. Cynthia eu un mouvement de recul, ne voulant pas les approcher. Benoît lui tint la main et lui proposa d'en choisir un pour lui faire son portrait, mais elle refusa énergiquement.

Sachant bien qu'il ne pourrait pas la faire changer d'avis, il l'emmena directement au restaurant. Un serveur les installa sur une table au fond de la salle. C'était un restaurant italien avec des peintures sur tous les murs. Alors que Cynthia regardait son téléphone, Benoît soupira et s'avança vers elle.

— Il est inutile que tu vérifies toutes les trente secondes ton téléphone, il n'y a pas de réseau, ici les murs sont aussi épais que ceux de la basilique !

— Pardonne-moi, c'est un réflexe.

— C'est ce dernier toc qu'on doit travailler maintenant. Ça fait quatre ans que tu es sortie de l'hôpital, et je pense que c'est le moment de progresser.

— J'ai besoin de savoir si j'ai du réseau, c'est tout.

— Les relais fonctionnent très bien, et ce téléphone que je t'ai offert est ultrasensible, donc si tu n'as pas de réseau, c'est que les murs sont épais, voilà tout.

— Je te remercie pour tout ce que tu fais pour moi.

— Je le fais parce que je t'aime, et ça, tu le sais. Je n'ai pas envie de te voir sombrer comme lorsque tu es revenue de Florence.

— Merci pour ta patience.

— On va s'en sortir, Cynthia, je te le promets. Maintenant que tu travailles avec moi à la rédaction, c'est beaucoup plus sécurisant pour toi. Tout ce stress sur le terrain ne t'a pas réussi. Et tu sais ce que je pense de ton équipe ?

— Ce n'est pas de leur faute, je t'assure. C'est juste que...

— Ah non, ne me parle plus de ce type ! Coupa-t-il. C'est bon, nous en avons assez discuté.

— Il me manque, c'est tout.

— Oublie-le ! Il t'aurait appelé ou envoyé une carte depuis tout ce temps, alors oublie ça.

— Peut-être qu'il ne peut pas !

— Partout où on va, on peut envoyer une carte, passer un coup de fil, alors arrête !

Le serveur posa les assiettes sur la table et tous deux entamèrent le dîner. Benoît lui parla du travail, des progrès qu'elle faisait, la complimentant à chaque phrase.

Ils prirent le café sur la terrasse pour profiter des dernières chaleurs de l'automne. Cynthia vérifiait, sans cesse, l'état du réseau. Benoît lui prit le téléphone, et le glissa dans son sac.

Ils passèrent le reste de la soirée au cinéma, puis Benoît la raccompagna chez elle. Ils restèrent un moment devant l'entrée, dans les bras l'un de l'autre, puis il l'embrassa tendrement et lui demanda, comme chaque vendredi, de passer la nuit avec elle, mais elle refusa encore, expliquant qu'elle n'était pas encore prête. Il lui fit un beau sourire et lui donna rendez-vous demain, pour le marché, comme chaque samedi.

La vie de Cynthia était à présent rythmée par les rituels que Benoît lui imposait sur les conseils du psychiatre. Elle avait fait plusieurs séjours en maison de repos après son retour de Florence, il y a cinq ans et demi. Mais depuis que Benoît l'avait prise sous son aile, elle faisait de grands progrès et il espérait pouvoir partager sa vie.

Cynthia entra dans le hall et lui fit signe de la main. Elle ouvrit sa boîte aux lettres et enfila les deux enveloppes dans son sac. Elle sortit son portable et vérifia le réseau : il n'y en avait plus. Elle sentit son cœur battre à vive allure.

Elle l'éteignit puis le ralluma, toujours pas de réseau. Paniquée, elle sortit, sur le pas de la porte et regarda autour d'elle. Il n'y avait personne. Elle vérifia à nouveau, toujours pas de réseau. Alors, elle parcourut les ruelles autour de son immeuble, espérant entrevoir une silhouette se dessiner dans la pénombre.

Mis à part des chats errants, il n'y avait personne. Tremblante, elle se résigna à rentrer en traînant les pieds. Elle s'arrêta devant la porte de l'ascenseur et vérifia une nouvelle fois, le réseau, à présent, était bon. Elle rentra, se disant que c'était probablement une panne de secteur.

Elle prit une douche, avala sa tablette de cachet et se coucha aussitôt.

9 h 30, Benoît sonna à l'interphone. Cynthia lui demanda d'attendre un moment, elle descendait. Habillée d'un simple jean et d'une veste de style redingote, elle remonta ses cheveux au sommet du crâne et tout en passant son rouge à lèvres, vérifia l'état du réseau : tout était normal.

Main dans la main, ils partirent pour le marché avec deux paniers au bout des bras qui se balançaient au rythme de leur pas.

Tandis que Cynthia choisissait ses légumes, Benoît la laissa pour la boucherie.

Une fois le panier plein, elle s'assit sur un banc en attendant le retour de son homme. Elle alluma une cigarette et vérifia encore son téléphone : pas de réseau. Elle leva lentement les yeux, espérant voir un fantôme, un revenant devant elle. Mais la foule se pressait sur les bancs de légumes. Elle se leva et fit

le tour du marché. Tremblante à l'idée de le revoir. Une main se posa sur son épaule, elle sursauta, c'était Benoît qui la cherchait. Elle lui montra son portable et il lui répondit que ce n'était rien, qu'il ne fallait pas s'affoler pour si peu.

Ils passèrent le reste de la journée ensemble, préparant de bons petits plats pour le dîner.

Rassurant et prévenant, Benoît faisait son possible pour qu'elle soit en confiance. Dans une étreinte, la serrant contre lui, il défit les boutons de la chemise de la jeune journaliste. Elle se laissa faire, mais elle recula, les larmes aux yeux et lui demanda de partir.

Le lendemain, alors qu'elle lisait un livre dans le square, son téléphone sonna. Elle regarda le numéro, et sentit encore ce malaise qui montait en elle. Un numéro dans le Lot. Elle ne pouvait répondre, c'était au-delà de ses forces. La personne ne laissa aucun message. Le même numéro rappela à plusieurs reprises, elle le mit en silencieux et l'enfouit dans son sac.

Après un long moment d'hésitation, elle le ressortit et vérifia l'état du réseau : il n'y en avait plus. Elle se retourna et regarda autour d'elle les gents qui passaient. Aucun ne ressemblait à celui qu'elle avait au fond de son cœur. Elle prit ses affaires et commença à partir, lorsqu'elle entendit quelqu'un qui chantonnait au loin. Elle s'approcha lentement, tremblante à l'idée de pouvoir le revoir. Un homme était assis là, sur un banc lisant un journal. Il était grand et blond aux cheveux courts. Elle se posta devant lui, voulant lui arracher sa lecture pour voir son visage. L'homme se redressa tout en repliant son

journal. Son torque brillait sous les rayons du soleil. Ce n'était pas lui. Elle s'excusa et repartit dans l'autre sens.

Elle longea la grande rue et prit place sur un autre banc. Elle sortit son téléphone : le réseau était de nouveau revenu. Elle hésita un instant en levant les yeux au ciel, puis prit une grande inspiration et rappela la personne. La voix de celui-ci la fit défaillir, le souffle coupé, elle essaya de reprendre possession de ses moyens tout en retenant ses larmes.

— Je t'ai laissé des tas de messages depuis toutes ses années, et c'est seulement maintenant tu daignes m'appeler ? Franchement, Fabien, tu aurais pu me répondre ne serait-ce qu'une fois !

— Attends Cynthia, ne t'emballe pas, si je t'appelle, c'est que quelque chose de grave est arrivé.

— Je m'en fiche, je ne veux rien savoir. Je n'ai plus rien à faire avec vous.

— Écoute ! Coupa Fabien en levant le ton. As-tu vu Régis ? Ce prénom sortait des fins fonds des ténèbres, elle ne l'avait plus entendu depuis si longtemps. Après un moment d'hésitation, elle prit une grande inspiration et de sa voix tremblante, elle continua :

— Qu'est-ce que tu me racontes ? Régis est en Sibérie.

— Non, Henri a réussi à le faire sortir, il y a une semaine. Il m'a dit qu'il allait te voir, il y a deux jours. Alors, est-ce que tu l'as vu ?

Des larmes coulèrent le long de ses joues. Elle suffoqua, essayant de reprendre sa respiration, bafouillant et répétant la dernière phrase de son interlocuteur. Elle n'arrivait pas à le croire. Elle leva les yeux au ciel tout en reprenant son portable où Fabien l'interrogeait encore.

— Non, je ne l’ai pas vu ! Il est sorti de là-bas pour combien de temps ?

— Il est sorti définitivement et m’a dit qu’il montait te voir à Paris. Cynthia, il faut le retrouver, Henri est mort.

— Quoi ?

— Il a été abattu, hier. Ici, c’est la panique, c’est le deuxième sage qui se fait descendre. Le lynx, Henri et Rorh Irrim a été visé plusieurs fois. Mathieu réclame sa présence, il veut qu’il prenne l’affaire en main. Comme il est devenu le sage, il a envoyé un message à toutes les communautés en leur disant que Régis s’occuperait de retrouver ceux qui s’en prennent à eux.

— Henri est mort ! Mon dieu, tous les sages sont visés ?

— Apparemment oui ! Cynthia, il faut que tu retrouves Régis, le plus rapidement possible.

— Mais le retrouver dans Paris, je ne vois pas comment ?

— Je sais que tu peux le trouver, rappelle-moi à ce moment-là, il faut que je lui parle.

— D’accord, je vais faire mon possible.

Sur ces quelques mots, elle raccrocha. Régis était quelque part, ici. Ce défaut de réseau c’était donc bien lui. Pourquoi ne s’était-il pas manifesté ? Elle sentait son cœur palpiter, à la fois joyeuse et effrayée à l’idée qu’elle pourrait le revoir, juste un instant.

Mais où pourrait-il se cacher, à l’abri des pensées et des tumultes de la capitale ? Alors, elle retourna chez elle et prit les clefs de sa voiture, déterminée à le retrouver où qu’il soit.

Elle sillonna le parc de Chambord, espérant voir une carrosserie rouge dans les bois, mais il n’y était pas. Elle continua au bois de Boulogne, puis Vincennes, faisant tous les sentiers, toujours pas de Régis.

La nuit commençait à tomber et elle ne pouvait plus continuer. Elle rentra, déçue de n'avoir pas pu le voir.

Appuyée contre le montant de sa fenêtre, elle regardait les badauds passer. Son réseau était toujours impeccable. Un verre de whisky à la main, elle resta là, durant de longues heures, espérant voir une ombre, un bonnet, mais gagnée par la fatigue, elle partit se coucher.

6 h 15, son réveil sonna. Elle se leva et partit se servir un café. Elle envoya un message à Benoît, lui disant qu'elle était souffrante et n'irait pas au travail. Elle enfila son jogging de bivouac pourri et partit sur les routes pour fouiller la forêt domaniale de Notre Dame, puis celle de Sénart, mais toujours pas de Régis. Elle s'arrêta sur le bord de la route, ouvrit sa carte et alluma une cigarette. Où a-t-il pu se réfugier sans être trop loin de la capitale ? Elle repartit pour le bois de Meudon et la forêt de Verrière.

Énervée par des recherches infructueuses, elle s'arrêta dans un petit bar et commanda un café long et un sandwich jambon beurre. Elle déplaça à nouveau sa carte à la recherche de forêts qu'elle n'avait pas encore explorées. La forêt de Fontainebleau pourrait faire l'affaire. Après avoir terminé son maigre repas, elle repartit en direction de la forêt régionale de Bréviande, puis poursuivit jusqu'à Fontainebleau. Elle laissa sa voiture sur le parking et emprunta un long chemin bordé d'arbres. Sous ses pieds, les feuilles craquaient et les arbres avaient revêtu leurs plus belles couleurs chatoyantes. Après une bonne demi-heure de marche, épuisée, elle s'arrêta sur le bord pour souffler. Le réseau de son téléphone était toujours

au maximum. Elle sortit un pain au chocolat et le grignota tout en regardant cette nature merveilleuse. Les oiseaux venaient ramasser les quelques miettes qui tombaient sur le sol. Encore vingt-cinq mille hectares à parcourir. Elle passa près d'un groupe de randonneurs et leur demanda s'ils n'avaient pas aperçu un homme de grande taille, blond, hélas, ils lui répondirent qu'ils n'avaient croisés personne.

En débouchant sur un petit parking, elle aperçut une voiture tout terrain rouge immatriculée dans le Lot. Elle sourit et accéléra le pas, scrutant chaque recoin puis regarda son portable : aucun réseau. Pas de doute, il était là, tout près.

« Je sais que tu es là, Ohtar. Viens, rejoins-moi, je t'en supplie ! » Dit-elle en pensées, espérant qu'il entende.

Elle fit le tour des gros rochers puis continua à travers les arbres, espérant voir une silhouette. Mais personne et il ne répondait pas à ses appels. Pourquoi ne se montrait-il pas ?

Cynthia s'effondra sur un tronc posé au sol et pleura à chaudes larmes. Soudain, elle entendit une branche craquer dans son dos. Elle se retourna, il était là, elle n'en croyait pas ses yeux. Il fit quelques pas dans sa direction, c'était donc vrai, il avait quitté la Sibérie. Elle se leva lentement, il était amaigri, le visage creusé et son si beau regard était terne. Que faire : le gifler ou le serrer contre elle. Ses lèvres tremblaient, tout son corps se liquéfiait sous l'émotion.

— Tu m'as tellement manqué ! Lui dit-elle en laissant échapper des larmes.

— Tu dois rentrer chez toi. Répondit-il d'une voix tremblotante.

Cynthia posa sa main sur son visage en prenant une longue inspiration. Puis dans un élan, elle se laissa emporter dans ses bras, laissant évacuer toute la peine accumulée depuis tant

d'années. Régis l'écarta et lui redemanda de partir et de rentrer chez elle, mais elle refusa. Il était enfin revenu et il n'y avait aucune raison qu'ils soient à nouveau séparés.

— Benoît est un brave type ! Dit-il en regardant le sommet des arbres. C'est l'homme qu'il te faut.

— Pourquoi es-tu venu rôder autour de chez-moi, sans venir me voir ?

— Je voulais savoir comment tu allais, rien de plus. Dans trois jours, nous partons avec Henri pour l'Allemagne, je vais travailler dans ce centre de recherche. C'était la condition de mon retour de Sibérie.

— Tu n'iras nulle part avec Henri, il est mort. Il a été exécuté avec le sage Lynx et Rorh Irrim a subi plusieurs attentats. Ton frère, qui est à présent le nouveau sage, te réclame pour enquêter.

Régis reculait devant les révélations de Cynthia. Son visage exprimait la colère. Personne n'aurait pu imaginer qu'on s'en prenne aux sages. Il fit demi-tour et commença à partir à travers la forêt, mais Cynthia le rattrapa et le supplia de la laisser aller avec lui, ce qu'il refusa naturellement. Alors, elle se planta devant lui, les mains sur les hanches.

— Tu ne pourras mener cette enquête sans moi, nous formons une équipe. Tu ne sais pas te servir d'un ordinateur et encore moins d'un téléphone. Sans moi, tu n'arriveras à rien.

— Je demanderai à Fabien.

— Fabien a d'autres chats à fouetter, il doit s'occuper de la communauté et il ne pourra pas te suivre en Italie ou ailleurs. Tu n'as pas le choix, emmène-moi avec toi, je t'en supplie, ne me laisse pas ici, je ne le supporterai pas.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, comme à Florence. Et tu es très bien avec Benoît.

— Benoît ne m'intéresse pas, c'est avec toi que je veux être. S'écria-t-elle. Laisse-moi venir, dit-elle en s'effondrant dans ses bras.

Régis la regarda longuement tout en scrutant les moindres détails de son visage. Il finit par lui dire oui, mais y mit toutefois une condition : qu'elle retourne ensuite avec Benoît. Elle lui promit tout en lui faisant un grand sourire, et lui demanda de l'accompagner jusque chez elle, afin qu'elle puisse préparer son sac.

Tout en montant les escaliers qui menaient à son appartement, Cynthia lui racontait son nouveau travail, passant du coq à l'âne sans que Régis puisse en placer une.

Elle ouvrit la porte et le fit entrer. Il regarda autour de lui, rien n'avait changé depuis qu'il était venu une fois avec elle lors d'un Noël passé avec ses parents. Il s'approcha de ce qui restait de Nana et émietta la terre entre ses doigts tandis qu'elle faisait sa valise. Il attrapa le pot et le mit sous le robinet en parlant doucement à la plante desséchée.

Soudain, quelqu'un frappa à la porte qui était restée entrouverte. Régis se retourna, c'était Benoît qui venait aux nouvelles de la souffrante. Les deux hommes se regardèrent, Benoît avec des yeux chargés de haine, prêt à lui flanquer une bonne correction, mais Régis recula jusqu'au fond de la cuisine, refusant l'altercation. Benoît jeta ses clés sur la table et appela de colère Cynthia. Lorsqu'elle l'aperçut, elle eut un mouvement de recul, elle savait qu'il allait la sermonner.

— Je peux savoir ce que tu as dans la tête ? Lui demanda-t-il sur un ton autoritaire.

— Je pars. Je vais prendre quelques jours de congés dans le Lot.

— Avec lui ? S'écria-t-il.

L'ambiance était plutôt électrique. Régis n'osait rien dire, il savait que cet homme avait toutes les raisons du monde de le détester.

— Tu n'iras nulle part, Cynthia. Ne t'a-t-il pas fait assez de mal ? Et toi, espèce de charogne puante, quel plaisir tu trouves à faire souffrir des femmes comme elle ? Tu vas faire quoi ? Jouer avec elle, et la laisser ensuite avec son chagrin ? Répond ! Hurla-t-il à Régis.

Il ne lui répondit pas, se murant dans un profond silence, les fixant tour à tour.

— Laisse-le, coupa net Cynthia. Je fais ce que je veux de ma vie, et si je veux partir, alors je pars. Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi, mais là, je dois partir. Je ne peux pas t'expliquer.

— Cynthia, ce type va te faire encore souffrir, ressaisis-toi. Je n'ai pas envie de te récupérer en morceaux, encore une fois ! Il revient comme ça au bout de cinq ans, et toi, tu vas le suivre ? Cet homme est détestable, ouvres les yeux, bon sang ! Mais Cynthia continuait à faire sa valise, ne prêtant pas attention à Benoît qui ramassa ses clefs et quitta la pièce en claquant la porte.

Cynthia prit sa valise et la tira jusque dans le salon. Elle enfourna son ordinateur portable dans sa pochette avec tous les câbles nécessaires pour les prochaines investigations. Régis enveloppa Nana dans un sac et la mit dans un panier où Cynthia rangeait tout ce qui restait de périssable du frigo. L'un contre l'autre, ils échangèrent un long regard langoureux.

Régis posa les affaires de sa douce dans le coffre et prit soin que Nana ne puisse pas basculer. Il monta à son tour et donna

un tour de clef, les voilà partis pour le Lot où la communauté était en effervescence.

Au bout de quatre heures de route, Régis s'arrêta sur une aire d'autoroute. Cynthia partit chercher du café tandis que Régis prenait place sur une table à l'abri du soleil.

Allongé sur le banc, il repensait à ce que Benoît avait dit, et sentit alors, qu'il n'avait pas tout à fait tord. Mais il souriait se rappelant le débit infernal des paroles de Cynthia qui l'avaient fait chavirer la première fois.

Cette dernière arriva et posa deux grands verres en carton et en proposa un à Régis.

— Comme il n'y avait pas d'infusion, seulement du thé, et je sais que tu n'aimes pas trop le thé, je t'ai pris une soupe de légumes, j'espère que ça te convient ?

— Oui, ça fait bien longtemps que je n'en ai pas bu, merci.

— Ils ne t'en servaient pas là-bas ? Je croyais que c'était le repas des taulards !

— Non, ils ont appris que je suis végétarien.

— Et donc ?

— Je n'ai eu que de la viande, à chaque repas, ou du hachis Parmentier.

— Ils sont ignobles ! C'est pour ça que tu as tant maigri ?

— Je n'avais pas très faim.

— Ils t'ont malmené, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas envie d'en parler. C'est du passé.

Régis gardait le visage bas tout en remuant sa soupe lyophilisée. Elle s'approcha de lui et souleva son bras pour se mettre contre lui, mais il recula en lui disant qu'elle avait de la chance d'avoir un homme aussi parfait que Benoît. Elle soupira tout en voulant lui dire tant de chose, mais elle se tut, ne